

Zeitschrift: Annales fribourgeoises
Herausgeber: Société d'histoire du canton de Fribourg
Band: 54 (1977-1978)

Artikel: Un philosophe à l'assaut du Moléson : Tranchant de Laverne et son voyage en Suisse (1793)
Autor: Giraud, Yves
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-817627>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Un philosophe à l'assaut du Moléson

Tranchant de Laverne et son voyage en Suisse (1793)*

YVES GIRAUD

Selon le héros mélancolique de Sénancour, «les voyageurs viennent peu dans le canton de Fribourg: il n'a point de lac, point de glaciers considérables, point de monuments»¹. L'affirmation d'Oberman est pourtant un peu téméraire, car s'il est des paysages plus célèbres, des édifices plus glorieux, des lieux plus courus, Fribourg et sa région ont vu passer de nombreux visiteurs, enthousiastes ou critiques, attentifs ou détachés, et plus de trois cents d'entre eux ont livré au public leurs impressions ou leurs souvenirs². Certes, il est vrai que «les Alpes fribourgeoises sont moins souvent visitées que celles des autres cantons, et par conséquent moins connues»; mais F. Bourquenoud ajoutait aussitôt: «elles méritent cependant de l'être» (1813)³. D'ailleurs, tous ceux qui ont traversé ces contrées, et particulièrement la Gruyère, en ont emporté une impression charmante, enchanteresse, à l'image de Madame de La Briche, qui ne cachait pas son enthousiasme lorsqu'en 1788 elle découvrait Bulle et ses environs:

«Il est bien étrange que les voyageurs passent aussi peu dans la Gruyère: c'est le plus beau, ou plutôt le seul beau pays du canton de Fribourg. On ne va chercher que les grandes horreurs; on ne pense pas au plaisir, à l'étonnement que causent les contrastes dont la Suisse abonde: on ne va pas voir les lieux où l'on serait heureux de passer sa vie. Pour moi, j'aurai tout vu, et l'on ne fit jamais un voyage plus intéressant. Dans les jours de peine et de trouble qui me sont peut-être destinés, je me rappellerai la Gruyère, et si je puis me rappeler aussi les impressions que j'y ai éprouvées, je retrouverai du calme et du bonheur. Je conseille bien ce voyage à tous ceux qui ont du chagrin; les horreurs de la

* Conférence donnée à Bulle, le 24 février 1977, pour la Société des Amis du Musée.

¹ Sénancour, *Oberman*, Lettre LIV, Paris, Cérioux, 1804, t. II.

² Voir notre contribution à l'*Encyclopédie du Canton de Fribourg*, Office du Livre, 1977, t. II, p. 413-415 «Fribourg vu par les écrivains du dehors».

³ Cité par G. R. De Beer, *Travellers in Switzerland*, Oxford, U. P., 1949, p. 131.

Suisse ne leur vaudraient rien. Mais qu'ils aillent passer quelque temps dans la Gruyère: ils ne reviendront pas consolés, mais ils reviendront calmes, et la vue d'un peuple heureux par la simple nature aura suspendu le sentiment de leurs peines. Réellement, mon amie, on ne peut décrire de sang-froid une vue si délicieuse...»⁴.

Comme presque tous les récits de voyage rendent le même son de cloche, il ne serait pas difficile de composer un florilège à la gloire du pays gruérien, dont les pages ne manqueraient ni de saveur ni de piquant, et dont plusieurs seraient signées de noms illustres. C'est pourtant un parfait inconnu que je me propose de suivre au fil de ses prérégrinations et de ses pensées jusqu'au sommet du Moléson. Je le crois d'une espèce un peu particulière, originale même, et digne d'intérêt, voire de sympathie.

Ainsi que le relevait Victor de Musset-Pathay, auteur d'un *Voyage en Suisse* paru en 1800, «il est mille manières de voyager, d'observer les objets offerts à notre vue: toutes dépendent de la disposition d'esprit dans laquelle se trouve celui qui se met en route»⁵. Et s'il faut en croire Laurence Sterne, «on peut diviser le cercle entier des voyageurs comme suit: voyageurs désœuvrés, voyageurs curieux, voyageurs menteurs, voyageurs orgueilleux, voyageurs vains, voyageurs sombres; viennent ensuite les voyageurs contraints, les voyageurs criminels, les voyageurs sentimental»⁶. L'homme dont nous allons faire la connaissance échappe à ces distinctions et s'évade de ces catégories. Dans le titre de son ouvrage, il se désigne comme un «observateur de la nature et de l'homme»; âme sensible, curieux de pittoresque, romantique et humoriste, mystique et galant, il mérite également, tout comme Sterne, le titre de «philosophe péripatéticien».

En 1793, émigré errant, fuyant la Révolution, Tranchant de Laverne arrive en Suisse, le cœur agité et l'esprit préoccupé, aigri, amer, inquiet. Heureusement, la nature l'a doté d'un tempérament propre à lui offrir une diversion: «la Providence avait permis que les malheurs que j'éprouvais, comme membre de la société, fussent adoucis par quelques jouissances qui dérivait tout simplement de mes facultés comme être sentant et pensant»

⁴ *Les Voyages en Suisse de Mme de la Briche*, p.p. le comte P. de Zurich, Neuchâtel, Attinger, 1935, p. 103-104.

⁵ Paris, Moutardier, an IX (1800), p. 1-2.

⁶ *Voyage sentimental*, «Préface dans la désobligeante».

(p.I)⁷. C'est le monde extérieur qui va lui inspirer d'abondantes réflexions, douces et consolantes; c'est un spectacle naturel qui va servir de tremplin à ses méditations. Après avoir lutté, les armes à la main, pour la cause qui lui paraissait bonne, il recherche maintenant la distraction, la rêverie, la solitude. Il ne croit plus aux vertus de l'action: «Que faire face à ce tourbillon de malheur et de désordre» qui s'est abattu sur la France, «lorsqu'on est certain qu'on en sera la victime? Il faut s'éloigner du lieu de (ses) souffrances, aller gémir au loin sur (ses) compatriotes et sur (ses) propres infortunes, mettre à profit pour (soi) le temps qu'(on ne peut pas) donner à la chose publique; observer, méditer, s'instruire; devenir plus calme et plus sage par la contemplation de la nature» (p. 2-3).

Ce que Tranchant de Laverne va livrer à ses lecteurs ne seront d'abord que les «sentiments d'une âme en proie à l'infortune, qui cherche un adoucissement dans la méditation et dans le spectacle de la nature» (p. VIII). C'est donc beaucoup plus qu'un récit de voyage que son livre: bien mieux, il affirme n'avoir «pas même eu la pensée de décrire les contrées qu'(il parcourait) scrupuleusement et dans la forme réelle du voyage; elles sont trop connues pour cela» (p. IV). Un autre indice: quelques années plus tard, de retour à Paris, il revoit son texte et en développe la partie philosophique avant de le livrer à l'impression.

Alors? s'il ne s'agit que d'un de ces innombrables ramas de pensées fumeuses prétentieusement présentées à l'admiration universelle, un de ces fatras de théories à la petite semaine naïvement proposées en panacée salvatrice, faut-il s'arrêter à ce volume, dont le succès au demeurant semble avoir été bien mince? Aucune réédition, pas de compte rendu dans les revues du temps, nul écho dans les études érudites: livre oublié parmi tant d'autres dans les armoires du passé. Nous allons voir cependant que, malgré sa discrétion, l'image que Tranchant de Laverne donne de la Suisse romande, et particulièrement de la Gruyère, n'est pas sans intérêt ni sans pittoresque, et que le tour pris parfois par ses réflexions ouvre des pistes curieuses, voire insoupçonnées. L'ensemble n'a rien de systématique: c'est sous la dictée de la nature qu'il a consigné ses pensées, et il ne cherche pas à en masquer la disparate, un décousu dont il s'excuse à peine. Certes, il sait bien que l'on ne

⁷ Toutes les références à ce texte se rapportent à la pagination de l'édition de 1804 (voir ci-dessous, dans le texte).

fait pas un livre en enfilant bout à bout des notes levées au gré des instants; bien plus, «je suis forcé de convenir qu'on peut me reprocher cette envie d'écrire et de me faire imprimer, comme un tort: mais j'ai cédé à une manie si universelle qu'il est impossible qu'on ne me pardonne pas en faveur du nombre de mes complices...» Avant de le suivre au gré de sa «promenade d'amusement et de distraction», faisons plus ample connaissance avec notre voyageur.

Léger-Marie-Philippe Tranchant, comte de La Verne, était né en 1769 au château de Borrey, près Vesoul, d'une famille d'ancienne noblesse qui avait fourni des militaires et des diplomates et qui se signalait par son cosmopolitisme. A quatorze ans, il entra comme sous-lieutenant dans un régiment de dragons «et se concilia l'estime de ses chefs par la douceur de son caractère et son attachement à ses devoirs. Dans l'âge de la dissipation, il était sans cesse occupé de lectures sérieuses et ne fréquentait que des personnes avec lesquelles il pût s'entretenir de matières politiques». Puis on l'envoya à l'université de Goettingue étudier l'histoire et le droit, afin de se préparer à une carrière de diplomate: ce fut surtout pour lui l'occasion de découvrir les idées philosophiques à la mode, et notamment celles de Kant. Il salua les événements de 1789 avec espoir et générosité; bien vite cependant, les excès de la Révolution le dégoûtèrent et, en 1792, il démissionna de son grade de capitaine pour gagner Coblenz, où il s'enrôla dans l'armée des princes. Il fit la campagne d'Allemagne puis, après le licenciement des émigrés, il se dirigea vers Fribourg, où se trouvaient déjà quelques membres de sa famille, et peu de temps après il s'y maria⁸. C'est alors que se plaça l'excursion pédestre qui forme la matière de l'ouvrage que nous allons analyser. En 1795, Laverne partit avec sa femme pour Saint-Petersbourg, où il fut employé par le prince Alexandre Kourakine, ministre et vice-chancelier impérial. Mais la situation en France semblait s'améliorer, le calme revenait peu à peu: Laverne décida de regagner Paris. Par une malchance assez singulière, il y arriva au lendemain du coup d'état du 18 fructidor (4 septembre 1797), tombant sous le coup de la

⁸ Sur les émigrés français dans le canton de Fribourg, voir Tobie de Raemy, *L'Emigration française dans le canton de Fribourg* (1789-1798), Fribourg, Fragnière, 1935 (Archives de la Sté d'hist. du canton de Fribourg, tome XIV) et Georges Andrey, *Les Emigrés français dans le canton de Fribourg* (1789-1815), Neuchâtel, La Baconnière, 1972 (Archives..., tome XXI). Ni l'un ni l'autre ne connaissent notre auteur ni ne fournissent des renseignements pouvant intéresser directement son séjour en Suisse.

mesure d'expulsion des émigrés qui venait d'être prise. Le voilà de nouveau sur les routes, sans ressources, avec sa femme gravement malade, cherchant un asile en Suisse: mais le Directoire ayant exigé des Cantons helvétiques l'éloignement des émigrés, il dut aller jusqu'à Vienne, où il resta jusqu'en 1800. A cette date, il fut autorisé à rentrer en France: n'ayant plus de fortune, il occupa divers emplois dans l'administration de la guerre; en 1808, il fut nommé traducteur d'allemand, et le resta jusqu'à sa mort, le 26 avril 1815.

Une carrière militaire qui semblait devoir être sinon brillante, du moins régulière, et que la Révolution est venue briser; une vie errante, des occupations médiocres, les soucis matériels, la nostalgie de l'Ancien Régime, un peu d'aigreur rancunière envers les nouveaux venus et beaucoup de philosophie nonchalante: tel a dû être le lot de nombreux nobles parmi cette génération sacrifiée. De plus, Laverne avait en propre un esprit sérieux et méditatif, un fonds de religion et de morale et une grande indépendance de caractère. Avec cela, aimable et sensible, possédant des connaissances étendues et doté d'une plume facile: l'envie d'écrire le saisit et ne le lâcha plus, même si le talent dut le plus souvent suppléer au génie. Laverne mériterait d'intéresser un comparatiste, car son rôle d'intermédiaire entre la France et l'Allemagne semble loin d'être négligeable. Auteur de théâtre, il fait jouer au Marais deux drames imités de Kotzebue, *Le Calomniateur* et *Le Dissipateur* (1802); philosophe, il traduit Kant et sa *Théorie de la pure religion morale*, non sans y adjoindre ses propres observations critiques, et il propose en 1813 une *Introduction à la philosophie du XIX^e siècle*. Tacticien, il traduit l'*Esprit du système de guerre moderne*, de von Bülow (1803) et compose à la suite un *Art militaire (...) ou Recherches de la vraie théorie de la guerre* (1805) ainsi que d'autres traités, dans lesquels jamais il ne consentira à nommer, ne fût-ce qu'une fois, Bonaparte. On a retrouvé dans ses papiers une relation de la bataille d'Austerlitz, qui ne sera imprimée qu'à la fin du siècle. Enfin, il a publié un roman historique, *Annibal fugitif* (1808). Rien de tout cela n'a survécu, pas plus que son *Voyage d'un Observateur de la Nature et de l'Homme dans les montagnes du canton de Fribourg et dans diverses parties du pays de Vaud en 1793*, édité chez Levrault et Henrichs en 1804.

Le 20 juillet 1793 de grand matin, Tranchant de Laverne quitte Montagny-la-Ville, où il a trouvé asile depuis quelques semaines, et se met en route vers le Moléson. Pourquoi Montagny? je l'ignore; mais, si on l'en croit, il y a eu une émigration considérable de nobles et de prêtres réfractaires dans le

canton de Fribourg: «il n'est pas un paysan de ces (régions) qui n'en ait (recueilli) un chez lui» (p. 13)⁹. Il voyage seul et à pied, «selon sa coutume»; il n'y a que cette manière qui lui plaise, «à cause de la liberté qui l'accompagne et de la facilité qu'elle donne de prendre indifféremment toutes sortes de chemins». Il chemine au gré de sa fantaisie et s'attarde à chacune de ses découvertes, car ce qui l'attire, ce sont les paysages et les hommes des champs; autrefois, «comme tant d'autres», il ne s'intéressait qu'aux monuments et aux œuvres d'art; maintenant, dégoûté des hommes et de leurs productions trop sophistiquées, il se tourne vers la nature, «toujours féconde et neuve, (qui) devient le charme et la consolation de ceux que la corruption de la société rebute» (p. 7-8). Voilà bien de la sagesse pour un garçon de vingt-quatre ans: on devine qu'il a lu son Rousseau avec ferveur et qu'il en a sans doute reçu une première idée des charmes privilégiés de la Suisse. En effet, la nature n'est pas également belle partout: il est des lieux où souffle comme un esprit divin, paradisiaque, édénique, des lieux miraculeusement préservés où l'Âge d'Or se perpétue.

«Mais si la nature est particulièrement si puissante pour ranimer et consoler le cœur du malheureux, quelle influence n'aura pas surtout l'aspect de cette nature terrible et d'une majesté sauvage, qui n'a pas permis que l'homme portât la main sur ses attraits et qui, dans la crainte de la profanation, s'entourant d'un appareil formidable, s'est réservée à elle seule le soin de sa beauté?»

Et tout de suite il entonne l'hymne de louange et d'action de grâces:

«O Suisse, jadis séjour de la paix et de l'innocence (ce «jadis» inquiète un peu... mais attendons la fin), pays charmant que la Providence semble avoir placé au milieu des peuples corrompus de l'Europe pour les rappeler aux délices des jouissances simples et vraies, Suisse amie, asile doux et tranquille, puis-je oublier jamais ce que tu fus pour moi? Perdrai-je la mémoire de tes vallons et de tes ruisseaux qui inspirent l'amour; de tes bois qui appellent la rêverie; de tes montagnes qui commandent l'enthousiasme; des pics audacieux qui les surmontent et qui semblent être un échelon pour parvenir au séjour céleste? Mon souvenir cessera-t-il d'être occupé des pensées vives, des sentiments tendres, des élans de vertu qui naissent à l'aspect de tes sites enchanteurs, de tes prés fleuris, de tes habitations champêtres, où règnent l'aisance et la joie, où tout présente l'image du bonheur? Non, c'est pour toujours que mon esprit et mon cœur se sont remplis de ton image, et l'absence ne te fait rien perdre de tes droits sur ton adorateur (p. 3-4).

⁹ Voir à ce propos les tableaux statistiques donnés par G. Andrey, *op. cit.*, chap. I, «La démographie de l'émigration», p. 31 sq.

Ce texte est important, même s'il ressemble à un pastiche, tant les clichés s'y entassent, y prolifèrent et s'exacerbent. Car, bien que rédigé après le retour en France, il précise l'état d'esprit dans lequel Laverne entreprend sa randonnée: certes, c'est bien là un voyageur sentimental, prompt aux effusions lyriques et passionnées. Attendons-nous à le voir curieux des «mille charmes secrets» que la Suisse réserve à ceux «qui se donnent la peine d'en faire la recherche»: nous savons qu'il vient y chercher une consolation et un stimulant. Seuls les élans du sentiment le préservent d'une mélancolie, ou même d'une misanthropie à laquelle il semble enclin: n'ira-t-il pas jusqu'à écrire que les insectes sont «les êtres les plus heureux de la création»? (p. 233). Mais il vient y chercher aussi un refuge: attendons-nous encore à le découvrir nostalgique, rêvant du paradis perdu et, par voie de conséquence, sévère pour les penseurs contemporains qui égarent leurs semblables. Regards sur les paysages, coups d'œil sur les paysans, œillades aux belles paysannes: voilà pour le spectacle. Restent (et quantitativement cela fait le plus gros de l'ouvrage) les digressions et les dissertations suggérées par les caprices de l'imagination: Laverne remonte au déluge pour en énumérer les preuves, tout en admirant le panorama du sommet du Moléson; puis il sautera des femmes-auteurs à la philosophie de Kant, de la vaccine à l'amour, de Rousseau à Voltaire, et de l'esclavage des Nègres à la politique anglaise. Ce n'est pas ce salmigondis qui nous retiendra maintenant, encore que plusieurs idées méritent d'être notées au passage; mais il serait vain de vouloir suivre en tous ses détours «une imagination que l'esprit de méthode n'a pas guidée» (p.II). Par chance, l'itinéraire du promeneur impénitent présente une logique plus linéaire et un point culminant, le Moléson.

Laverne est comme fasciné, envoûté par la vue lointaine de ce sommet. De Montagny, il est sensible à l'effet tout particulier que produit sur lui ce pic élancé, «d'une forme et d'une élévation également remarquables», dont Raoul-Rochette affirmait qu'il était «presque en ce pays le seul objet de la curiosité des voyageurs». Le Moléson lui apparaît comme la Montagne sainte, le Thabor ou le Sinaï, le mont Ararat, l'Olympe, où l'homme sera effleuré par le divin:

«Mon imagination se figurait d'avance tout ce que ma vue allait découvrir depuis ce magnifique sommet» (p. 9).

«Je me faisais une idée délicieuse des jouissances qui m'attendaient à ce point élevé. J'étais libre, oisif, malheureux; j'avais un besoin pressant de me distraire de pensées

amères; trop souvent renaissantes. A ces dispositions se joignent celles d'une âme ardente, curieuse et recherchant avidement les occasions de réfléchir, j'ajouterai même celles de rêver. C'était précisément ce qu'il fallait pour voyager en Suisse. (...) L'aspect de ces montagnes qui, de jour en jour, me séduisait davantage m'inspira enfin un désir si vif de les voir de plus près que je résolus de le satisfaire» (p.5).

Le voilà donc en route, ou plutôt sur les chemins de traverse, car il n'aime guère les parcours trop fréquentés. Esquissons d'un mot son itinéraire qui l'entraînera, au-delà de la Gruyère, jusqu'à Vevey, puis à Lausanne. Il remontera jusqu'à Moudon, puis poussera, *via* Yverdon et Grandson, jusqu'à Motiers-Travers. De là, il est bien difficile de ne pas aller voir l'île Saint-Pierre, en traversant Neuchâtel. Et on regagnera Montagny par Morat, Avenches et Payerne. Comme Laverne a une fâcheuse propension à s'arrêter dans les petits bois de sapins, le tout a pu prendre une bonne quinzaine de jours.

Les petits bois de sapins: en effet, «quel être sensible n'est pas ému à l'aspect d'un bois?» (p. 234) Laverne ne peut en apercevoir un sans être saisi d'une envie irrésistible d'aller s'y reposer et de s'abandonner à son péché mignon, la rêverie. «J'aime à la folie ces bois de sapins, avoue-t-il. Leur verdure plus prononcée a quelque chose de plus sévère, mais aussi de plus majestueux. Je puis même affirmer par expérience qu'ils inspirent autant d'idées que l'ombrage des hêtres et des chênes...» (p. 7). La réflexion est inattendue: qui s'était jamais intéressé aux vertus comparés des essences sylvestres comme adjuvants de la rêverie?

Entre Montagny-les-Monts, «ensemble d'un genre très pittoresque, quoique fort commun dans la Suisse» (p. 6) et le chef-lieu gruérien, il n'y a guère que Seedorf qui mérite une rapide mention. Mais au soir de cette première journée, Laverne approche de Bulle: «de tous côtés, les villages qui l'avoisinent dénotent l'aisance, fruit d'un commerce lucratif» (p. 9). La ville elle-même, «sous une apparence modeste, laisse apercevoir les fruits du travail et d'une industrielle activité. Enrichis par le commerce lucratif de leurs fromages, favorisés d'un sol dont le genre de production n'exige ni culture ni soucis, et qui est également à l'abri de l'intempérie des saisons et de l'avidité du fisc, les Bullois en ont contracté un caractère de fierté et d'indépendance qui a donné plus d'une fois de l'inquiétude à leurs souverains de Fribourg» (p. 13-14). En effet, l'insurrection de Nicolas Chenaux en 1781 est encore présente dans toutes les mémoires. Laverne n'en dira pas davantage sur Bulle,

tout préoccupé qu'il est à préparer son expédition à la conquête du Moléson, qu'il nomme le «Montlézon». Ce n'est pas rien: après tout, il y a seulement sept ans que le Mont Blanc a été vaincu... et notre homme semble n'avoir aucune expérience de l'alpinisme. A l'auberge où il est descendu, il apprend, à sa grande surprise, qu'il faut compter quatre heures de marche et qu'il ne saurait y aller sans guide. Bien plus, alors qu'il s'imaginait candidement faire une agréable promenade matinale, on lui assure que, s'il veut jouir du panorama, il devra être arrivé au sommet avant le lever du soleil. A cet endroit, laissons Laverne raconter sa mémorable aventure, et tout d'abord croquer à traits alertes la physionomie de trois Bullois bien typés:

«L'hôte s'offrit tout d'abord pour me servir de conducteur, et même il me promit une excellente lunette d'approche. J'acceptai avec reconnaissance; puis tout à coup le regret lui vint de m'en avoir fait la proposition, et non seulement il ne voulut plus m'accompagner, non seulement il me signifia que je me passerais de sa lunette, mais il essaya de me détourner de mon projet (...). Sans connaître les raisons d'un changement aussi subit, je ne me rendis pas à celles qu'il alléguait pour me faire renoncer au but de mon voyage. Quand il vit les fruits de son éloquence perdus, il n'osa faire autrement que de me présenter un autre guide. Ce nouveau personnage débuta par me raconter l'histoire de sa vie et de ses campagnes (car il avait servi); et passant sur le champ de ses faits de guerre à ceux du roi de Prusse, il me fit une satire si amère de la conduite du monarque, il m'affirma si positivement qu'à sa place il aurait marché de triomphes en triomphes, et qu'il se chargerait volontiers, à lui seul, de régler et de pacifier l'Europe, que je conçus vraiment le plus vif regret de voir un pareil génie dans une condition si obscure. Toutefois, en maudissant le sort de ses caprices, je fis réflexion qu'un homme, né pour d'aussi grandes choses, était peu propre à entrer dans le détail d'une aussi petite entreprise que celle de monter sur le Montlézon. En conséquence, je conjurai l'hôte de me trouver un guide d'un esprit plus vulgaire. Ce second choix fut heureux: il tomba sur un homme aussi tranquille, aussi discret que l'autre était bavard et bruyant. Je m'endormis donc avec l'espoir de faire une course agréable et utile, sous la direction de mon nouveau conducteur, et cette sécurité contribua sans doute à me donner quatre heures du plus profond sommeil» (p. 14-16).

Comme plusieurs autres scènes agréablement esquissées, cette page ne serait pas déplacée dans les Voyages de Töpffer. Mais voici l'instant du départ:

«Je me levai à minuit, bien dispos et goûtant par anticipation les plaisirs que je me promettais. Mon guide vint me prendre; nous partîmes sur le champ pour nous acheminer vers le Montlézon. Une belle lune nous éclairait; des nuages qui l'obscurcissaient par intervalle nous firent craindre la pluie; mais nous en fûmes quittes pour la peur. La douce clarté de cet astre à travers les feuillages; la fraîcheur et le silence de la nuit, au milieu des détours de la montagne; l'aspect original et sauvage de tout ce qui

m'environnait, en fallait-il tant pour porter mon âme à la rêverie? Oh non! Trop amateur de solitude et de méditation pour perdre une occasion aussi favorable à mon penchant irrésistible, je m'y livrai sans réserve (p. 17).

On s'y serait attendu... Et Laverne se lance intrépidement dans le sublime: «Le temps et l'espace pesaient moins sur mon âme; elle entrevoyait l'éternité». «Une foule de réflexions se classaient tour à tour dans mon esprit, et ne lui laissaient pas le temps du repos». Ces réflexions, ce sont surtout des moralisations allégoriques dans la meilleure tradition de l'analogie. «Je comparais les sinuosités des montagnes, les inégalités, les détours, les obstacles qui retardent la marche du voyageur, aux voies tortueuses et repliées du cœur humain, devenu si difficile à connaître depuis qu'il est obstrué par le vice (...). Je trouvais que les passions et les vertus dont le cœur de l'homme est susceptible pouvaient s'assimiler aux chemins étroits, pénibles et raboteux qui conduisent à la cime des montagnes, et aux jouissances que procure cette position élevée; de même, en effet, que ces rochers sourcilleux qui fendent la nue, dominant sur le séjour des orages et voient dans un calme profond se former les tempêtes qui glacent d'épouvante les vallons; de même, l'être vertueux qui a su franchir la multitude d'épreuves, d'obstacles et de situations périlleuses semées sur la route difficile de la sagesse, se trouve, lorsqu'il est parvenu au but, dégagé des inquiétudes et des tourments que l'ignorance et les passions causent au reste des mortels».

Mais il faut savoir mesurer les risques qu'encourt l'alpiniste trop distrait par ses méditations, abîmé dans ses pensées. C'est à ce moment que va se produire un dramatique accident qui aurait pu avoir les suites les plus funestes.

«Tout en me livrant à ces réflexions, plus occupé des sublimes objets qui les faisaient naître que de ce qui se passait à mes pieds, je heurtai fortement contre quelque chose de massif, que la chaleur et un léger mouvement me firent reconnaître pour un animal. C'était une vache, qui avait trouvé commode de rester la nuit en plein air, mollement couchée sur l'herbe dont elle se rassasiait pendant le jour. Elle avait si bien barré le chemin qu'il me fut impossible de faire autrement que de lui passer sur le corps. La douceur naturelle de la bête s'y prêta; il fallut agir des mains autant que des pieds pour la franchir pendant l'obscurité, sans accident pour moi... ni pour elle; je n'y répugnai pas (sic!). Rien n'est plus propre que ces animaux, dont la tendre rosée fait la toilette tous les matins; leur vie libre, le bon air qu'elles respirent et la parfaite nourriture qu'elles trouvent dans des pâturages élevés, leur donnent une santé dont témoigne leur embonpoint, mais plus encore le laitage exquis qu'elles fournissent au goût friand des amateurs» (p. 20-21).

Quelques décennies plus tard, un visiteur illustre du canton, Victor Hugo, sera lui aussi sensible au charme de la race fribourgeoise. Son carnet de route porte la notation suivante, éloquente dans son laconisme: «Sorti de Fribourg au soleil couchant. Mont-Blanc d'un côté parmi des montagnes (ô la puissance visionnaire des poètes!), une vache de l'autre dans sa prairie. Deux choses majestueuses...»

Un instant retardé dans son ascension, Laverne parvient enfin au sommet tant convoité, non sans de «rudes fatigues». Aussitôt son âme est saisie, «éprise du plus vif enthousiasme», comme l'avait été en 1779 le doyen Philippe Bridel, dont nous allons d'abord rappeler le récit, dont les impressions sont étonnamment convergentes.

(J'étais parti de Noiraigues) pour aller sur la montagne la plus élevée de cette première chaîne des Alpes, appelée Moleison; ce nom qui vient du latin (*Moles summa*), lui a sans doute été donné par les Moines d'une antique Chartreuse, située précisément au pied de la montagne. Je ne pense jamais sans frémir aux dangers que je courus pour arriver à son sommet; mais j'en fus amplement dédommagé par la scène qui s'ouvrit à mes regards: presque toute la partie plate de la Suisse, jusqu'à Soleure, les terres de neuf dominations différentes, quinze villes, (...) sept différentes chaînes des Alpes (...) entremêlant et confondant leurs pointes au fond de l'horizon. On trouve au sommet de la montagne deux vieilles croix, plantées sur des rocs et respectées par les tempêtes; mais quoiqu'inaccessibles, toutes ces cimes sont habitées.

Le timide chamois y trouve sa retraite;
L'aigle rapide y plane sur ma tête,
En traversant l'immensité des cieux;
Le robuste sapin redoutant les orages
Cède au saule rampant ces rochers sourcilleux;
Sous mes pieds roulent les nuages
Et je me crois près du palais des Dieux.

En redescendant de cette montagne, j'eus l'aspect sublime d'une tempête; j'en conserve encore l'impression profondément gravée. Je ne crois pas qu'il y ait de spectacle plus terrible, plus majestueux, que celui d'un orage dans les Alpes¹⁰.

En juillet 1793, le temps reste au beau fixe, et Laverne peut se dédommager largement des efforts fournis en contemplant un panorama qui, selon Raoul-Rochette, «est, dit-on (celui-ci est resté dans la vallée) d'une richesse et d'une

¹⁰ Ph. Bridel, «Course dans les Alpes», *Poésies helvétiques*, Lausanne, Mourer, 1782, p. 226-227.

étendue extraordinaires»¹¹. Mais, comme Victor Hugo, Laverne a peut-être tendance à trop en voir:

On découvre au Nord, dans toute son étendue, depuis Genève jusqu'à Schaffhausen, la chaîne du Jura qui, fermant la Suisse du côté de la France et de l'Allemagne, empêche l'œil de dominer sur ces contrées. Au pied du Jura, l'on aperçoit les lacs de Joux, de Neuchâtel, de Bienne et de Morat, avec les villes industrielles et les charmantes campagnes qui bordent ces grands réservoirs. Entre ces lacs et la chaîne de montagnes sur laquelle je me trouvais, l'œil contemple avec complaisance les riches plaines et les coteaux aussi fertiles que peuplés, que renferment le pays de Vaud, les cantons de Fribourg et de Berne, et où les soins d'une administration paisible et des mœurs simples ont plus fait encore pour la prospérité des habitants que la fécondité de la nature. L'orient développait les cimes aigües des Hautes-Alpes, qui couvrent la partie montueuse du pays de Berne et des cantons de Lucerne, d'Unterwald, de Schwitz et d'Uri. Le soleil levant, qui s'élançait majestueusement dans les cieux, paraissait plus fier et plus admirable encore, en dorant de sa lumière ces monts antiques et formidables. Les lacs de Thun et de Brientz réfléchissaient avec éclat ses rayons; et par le plus grand effort de la vue on parvenait même à entrevoir les pointes des montagnes de Glaris, d'Appenzell et des Grisons, ainsi que la position du lac de Constance, qu'elles alimentent continuellement de leurs intarissables sources. A l'occident se montrait à mes regards le lac Léman, dont les eaux limpides, surmontées d'un côté par des rochers sauvages et rembrunis, et de l'autre bordées par les riantes campagnes du pays de Vaud, frappaient l'âme d'un contraste aussi pittoresque qu'intéressant. Le fond du tableau, qui se prolonge jusqu'à Genève, est terminé par cette chaîne des Alpes que domine le Mont-Blanc, et qu'il surpasse de sa tête colossale, comme un roi puissant s'élève au-dessus de ses sujets.

Le lac de Joux, Genève, Lucerne, passe encore; mais Schaffhouse? Mais le lac de Constance? Mais les Grisons? Cependant, c'est moins le spectacle du lointain qui nous retiendra, Laverne n'en disant après tout rien de très original, que les images du paysage étalé à ses pieds. Nous y retrouverons un sentiment souvent éprouvé par les voyageurs d'autrefois: un petit frisson d'inquiétude et de plaisir, une impression de malaise et de satisfaction mêlés. En effet, découvrant le «magnifique spectacle» qui s'offre vers le sud à ses «yeux avides de nouvelles beautés», Laverne s'exprime en ces termes: «Là, les objets plus rapprochés me permettaient de contempler à l'aise une masse de somptueuses horreurs, qui excitaient en moi le frémissement et l'admiration». Comprenons bien ce qu'il dit, ce que disait aussi Mme de La Briche, en

¹¹ Raoul-Rochette, *Lettres sur la Suisse* (1820); cité dans *Nouvelles Etrennes fribourgeoises*, 1928, p. 199.

employant le même mot; «horreur» a encore conservé son sens classique, que le *Dictionnaire de l'Académie* de 1694 définit ainsi: «un certain saisissement de crainte ou de respect qui prend à la vue de quelques lieux, de quelques objets. Quand on entre dans cette église, on est saisi d'une sainte horreur». Ce n'est donc pas de la répulsion que l'on éprouve ici, mais bien une crainte respectueuse et admirative face aux splendeurs de la création. Le regard de Laverne se porte sur Gruyères, sur les chaînes fribourgeoises, sur les profondes vallées et les falaises à pic: «tout cela produit un ensemble de sensations si nouvelles qu'elles ne laissent à l'esprit émerveillé que la ressource de jouir dans le silence de la réflexion». Et le voilà reparti dans une envolée fervente, plus lyrique, plus mystique encore:

«Ce qu'alors la pensée ne dit pas, c'est le sentiment qui l'indique. Celui de la grandeur de l'homme embrase, dans une pareille position, toute âme fière et sensible. La mienne fut éprise du plus vif enthousiasme. Dominant une étendue immense, je me pénétrais de la sublime destination de l'homme, fait pour planer au-dessus de ce monde matériel et grossier» (p. 25).

Mais «l'homme est trop faible pour supporter longtemps le poids de ces hautes méditations» (p. 26). Aussi faut-il rabaisser son regard vers des objets plus terrestres: la Suisse tout d'abord, «contrée si remarquable par l'originalité de ses sites et par le génie de ses habitants. Jadis (revoici notre adverbe!) ce pays que la nature isola du reste de la terre offrait le touchant tableau de ces mœurs pastorales dont la simplicité est si bien faite pour le bonheur des hommes. Mais l'amour de l'indépendance mêla toujours aux affections tranquilles qui faisaient le fond du caractère de ses heureux habitants un certain esprit guerrier qui a fini par les corrompre; et lorsque par la fréquentation des étrangers le goût du commerce et des richesses eut germé parmi eux, ils vendirent leurs bras aux rois de l'Europe pour s'enrichir et allèrent en foule puiser chez leurs voisins les vices et les ridicules qu'ils ignoraient» (p. 26-27). Relevons ces phrases, où se retrouve tout un lot de pensées chères au siècle de Jean-Jacques: le mythe du pays miraculeusement préservé, île du bout du monde ou contrée inaccessible; la notion d'une inévitable dégradation des vertus primitives par le contact avec les peuples dits civilisés; l'opposition du pasteur et du commerçant, de la vie paisible et des troubles guerriers; nous touchons là aux fondements mêmes du primitivisme cher aux rousseauistes.

A travers ces quelques extraits, nous percevons avec assez d'exactitude le tour d'esprit de Laverne et la tonalité dominante de son recueil. Constamment

préoccupé de tirer une leçon morale de ce qu'il voit, guidé par une imagination vive et par un profond sentiment religieux, tout est pour lui occasion de parabole, d'analogie, de sentence; les rapprochements, banals ou inattendus, jaillissent constamment de son esprit. Déçu par la vie, la rêverie est son état naturel; déçu par la société, il se rassure dans la solitude ou au sein d'une nature sauvage. Il reproche au dix-huitième siècle son côté «observateur, raisonneur et surtout systématique» (p. 30) et décoche une belle volée de flèches à ces philosophes qui apprêtent à rire à la postérité par leurs élucubrations dogmatiques. Il arrive à notre Tranchant d'être incisif: il prendra son temps pour régler le compte de la philosophie moderne, en un chapitre virulent, assez bien construit, où le pamphlet a de l'allure et de la verve. Il accuse la «secte philosophique» d'avoir perverti le siècle en le fourvoyant: adroitement, d'ailleurs, puisque c'est par les femmes que ces sectaires, ces sophistes froids et corrompus, insoucians et égoïstes, ont distillé le venin de leurs idées (p. 96-98).

Si l'on ne savait, par une ancienne et triste expérience, que l'esprit de l'homme est sujet, aussi bien que son corps, à des dérangements, suites de son imperfection, le phénomène le plus inexplicable que les fastes de l'humanité aurait jamais présenté serait celui de l'origine de cette *sophimanie* (je demande grâce pour ce terme) qui, du nord au sud et de l'orient à l'occident, a couru l'Europe et s'est emparée de toutes les têtes. On ne sait si l'on doit la regarder comme le partage d'une secte, puisqu'elle s'est étendue indifféremment sur toutes les sectes et sur toutes les classes. Il faut plutôt la mettre au rang des maladies périodiques de l'esprit humain (p. 100-101).

Quoi de plus risible qu'une troupe d'hommes qui tout à coup, sans mission et sans motifs, se lèvent au milieu de leurs semblables, et leur crient de toutes leurs forces: «Rien n'est bien sur la terre. Il suffit que ce que vous y voyez ait existé pour être censé mauvais. Vos religions, vos lois, vos sciences, vos arts, vos opinions exigent une refonte totale; si par hasard vous avez été heureux avec ces choses, rejetez ce bonheur illusoire qui n'est que le fruit du préjugé». A ces cris, les peuples étonnés accourent. Ce qui est nouveau plaît et séduit. «Nous vous croyons, dit la multitude aux modernes prédicants, mais que nous donnerez-vous à la place de ce que vous nous enlevez, car enfin il nous faut quelque chose? - C'est à quoi nous n'avons pas encore entièrement pourvu, répondent-ils, mais prenez toujours nos lambeaux: ils ont bien leur mérite». Alors chacun présente ses idées et son système, et tous veulent obtenir la préférence (p. 101-102).

Là-dessus arrive la Révolution - c'est évidemment la faute à Voltaire et même à Rousseau -, cette «épouvantable maladie», cette «calamité», cette rage d'autodestruction qui plonge la France dans la désolation. Et à peine la Terreur passée, une nouvelle menace se dessine: une voix glacée, venue du Nord, celle de Kant, que Laverne va critiquer alertement (c'est d'ailleurs là l'un des tout

premiers textes sur la réception critique de Kant en France): cette philosophie n'est pas digne des âmes fortes, mais seulement des «plus froids raisonneurs de la plus froide des nations» (p. 112). «L'homme aura-t-il toujours la folie de spéculer plutôt que d'agir?» (p. 114). Et Laverne conclut son réquisitoire contre les Lumières en affirmant que «la philosophie moderne, qui a causé tant de mal au monde et en particulier à la France» est responsable de «la dégradation morale depuis cinquante ans» (p. 221-222). Mais cela ne l'empêche pas de reconnaître que son époque a été marquée par un grand brassage, un total remue-ménage des idées: «Il y a eu en Europe, pendant le XVIII^e siècle, une si prodigieuse effervescence dans l'esprit humain; toutes les opinions se sont tellement entrechoquées, toutes les questions ont été tellement débattues, que je crois qu'il n'existe pas une idée, bonne ou mauvaise, pas une découverte, au moral comme au physique, dont ce siècle n'ait laissé au moins un germe indicateur qui ne demande plus qu'un développement» (p. 214).

Quels sont les objets de la réflexion d'un philosophe tel que Laverne au sommet du Moléson? La contemplation du désordre de la surface terrestre, confirmé par le grand Saussure, prouve à ses yeux la réalité historique du déluge, châtiment envoyé par Dieu, et lui permet d'affirmer que les hommes, après cette catastrophe, recherchèrent un asile dans les montagnes, «berceau des familles échappées à la fureur des eaux». Toute l'humanité primitive se tint «constamment dans des parties élevées, au sein d'abondants pâturages, à portée des sources pures, respirant un air vivifiant et se croyant en quelque sorte hors de l'atteinte des révolutions de tous genres». Et l'intérêt que l'on porte aux montagnards de la Gruyère vient de ce qu'ils sont des descendants directs des «pères des nations» (p. 51). La race de Noé survit au pied du Moléson.

Nous allons voir qu'il faut faire la part des choses, et qu'à côté de cette attitude idéalisante et abstraite, le contact avec la réalité prend parfois un tour un peu différent. Mais laissons encore la parole à Laverne, qui se promet de nous donner, dans le chapitre suivant, un «tableau des amours, des danses et des chants des paysans fribourgeois».

«Il est temps de quitter les dissertations philosophiques pour la peinture plus riante de la nature champêtre et de ses plaisirs. Il est temps d'abandonner la cime d'une montagne où l'esprit, stimulé par un grand spectacle, n'aspirant à rien moins qu'à s'étendre autant que la vue peut embrasser, court le risque de s'égarer dans le vague des espaces (...). Retournons dans la plaine, cherchons-y ces détails charmants, dédaignés quelquefois de l'homme grave qui médite, mais que l'homme sensible saisit avec transport.

Je descendis le Montlézon du côté de Vevay, où je voulais aller dîner: il était alors environ sept heures du matin. J'étais très fatigué, et j'avais encore en perspective un trajet de cinq lieues; ce qui n'était pas rassurant pour mes jambes. La descente me parut, sans comparaison plus pénible que la montée; les chemins étaient beaucoup moins frayés de ce côté que de celui de Bulle ou, pour mieux dire, il n'existait pas d'autres chemins que les traces des pas des bergers sur l'herbe. La montagne, plus rapide dans cette partie, ainsi que les ruisseaux sans nombre qui tombent de son sommet, et qu'on est dans la dure nécessité de franchir à chaque pas, ajoutaient beaucoup à la difficulté de la route. Après une heure de marche, je m'arrêtai dans un chalais, pour manger de la crème, en même temps que pour me reposer. Ces chalais sont les habitations des bergers, qui depuis le mois de mai jusqu'à la fin de septembre, font consommer à de nombreux troupeaux de vaches les abondants pâturages de ces montagnes (...). Au Montlézon, les Chartreux de la Pardieu sont propriétaires du pâturage. C'est une propriété d'autant meilleure qu'elle n'exige ni soins ni dépenses.

Puis Laverne parle de l'alpage et de la disposition des chalets, avant d'en venir aux armaillis:

Rien de plus simple que la vie de ces bergers, mais elle est un peu sale. En se levant, ils s'occupent à traire leurs vaches, en suite les mettent aux champs; ils nettoient l'écurie, font du fromage, mangent et dorment; telle est leur existence. Leur utilité dans le monde est de fournir de fort bons fromages à une partie de l'Europe; à cela près, ils végètent dans l'apathie. C'est une fort belle race d'hommes; mais probablement peu sensibles à l'amour et à ses plaisirs, car pendant la saison qui en réveille le goût dans toute la nature, leurs femmes s'abstiennent de monter avec eux dans les chalais. Au milieu de cette foule de privations (...) et sans moyens en eux-mêmes de se créer des jouissances, ces gens-là semblent heureux. Il doivent à l'insouciance ce que le sage n'acquiert que par un long travail: la profonde tranquillité de l'âme.

Il est impossible au reste d'être plus humains et plus hospitaliers que ces braves montagnards. Ils me reçurent à merveille, s'empressèrent d'adoucir mes fatigues, me firent manger de la crème délicieuse, et demandèrent pour ces soins un prix modique.

Tant pis pour la race de Noé et pour les pères des nations si leurs descendants ont ajouté à la simplicité telle autre particularité moins séduisante! Nous allons quitter les montagnes pour gagner Châtel-Saint-Denis; c'est là que Laverne va observer les mœurs des Fribourgeois.

«Le spectacle du bonheur et de la gaieté des habitants de ce pays se joint à ces riants tableaux et achève de dilater l'âme. Il n'est rien de plus franc dans leur joie bruyante que les jeunes paysans fribourgeois. Il n'est rien de plus piquant, de plus frais, de plus agaçant que leurs brunes et vives compagnes. La belle chevelure de celles-ci, nouée en nattes autour de leurs têtes, surmontée d'un chapeau de paille orné de rubans, et toujours placé avec grâce; le petit corset qui pince une taille svelte; le jupon court, qui laisse apercevoir une jambe fine, un pied mignon; en voilà plus qu'il n'en faut pour faire tourner les têtes. Celles des bons Fribourgeois ne se piquent pas d'y résister. A l'air de plaisir avec lequel ils font l'amour, on s'aperçoit que ce Dieu n'a pas chez eux ses moins intrépides serviteurs» (p. 57).

Ici, notre homme détaille ses croquis; sur les chemins, l'amant «coiffé d'un grand chapeau de Basile» promène sa belle, le bras passé autour de sa taille, et chantant à gorge déployée; «une faveur qui équivaut à un je vous aime, c'est lorsqu'une fille permet à son galant de la régaler au cabaret (...) Le cabaret est donc le lieu fortuné du rendez-vous. On y boit, on y rit, on y chante, on s'y dit des douceurs, on s'y fait des niches, et quand on est bien pris d'amour et de vin, c'est alors qu'on se met en train de danser» (p. 58). J'ignore si Laverne connaissait ces danses-là; peut-être la route l'avait-elle trop fatigué? en tout cas, lors de son passage à Châtel, il est resté assis, inconscient des risques encourus:

«Malheur au sage, qui comptant trop sur lui-même fixe trop longtemps ce tableau! Sa raison court des dangers. Cinquante jolies jambes qui se montrent jusqu'à la jarrettière commencent l'attaque contre cette pauvre raison, si facile à mettre en défaut. Un peu plus de légèreté et de vivacité dans la danseuse donnent lieu à d'autres découvertes: je ne dirai pas ce qui résulte pour la vue, d'un jupon plus court, attaché un peu plus haut, ou des bords qu'un danseur agile et vigoureux fait faire à l'être charmant par lequel il est animé, et qu'il anime à son tour. Je jette un voile sur ce qui en est ordinairement couvert, mais qui souvent là n'en a plus (p. 59-60).

Ne faisons pas grief à Laverne de ces digressions un peu légères; après tout, s'il n'eût été que philosophe, il nous aurait paru bien ennuyeux. Il se montre ici plus à son avantage, d'autant que ses aveux sont empreints d'une certaine candeur qui n'a rien de commun avec le libertinage. Mais je préfère aussi le créditer de plus délicates appréciations; je crois qu'il a su saisir, voir et traduire l'essentiel; même s'il est loin d'avoir tout dit sur le pays qu'il a traversé, il en a fixé les traits saillants. Voyons encore ce qu'il a retenu de son passage en Gruyère et en Veveyse:

«Un signe de joie peut-être plus caractéristique encore que la danse chez le paysan fribourgeois, c'est le chant. On entend avec délices parmi eux quelques-uns de ces airs tendres et romantiques qui à mon gré font tant d'honneur à la sensibilité d'un peuple, quoiqu'ils ne soient qu'un objet de raillerie pour nos citadins dédaigneux et corrompus. Plusieurs de ces airs m'ont paru charmants, mais entre autres un ranz des vaches fribourgeois, bien plus expressif, plus harmonieux et plus pastoral que celui des montagnes de Lucerne, que Rousseau nous a donné dans son *Dictionnaire de Musique*. Il n'est point étrange qu'on puisse oublier un instant nos savantes compositions musicales pour s'occuper de ces douces romances de simples montagnards suisses. Si l'on contemple avec étonnement un fleuve dans sa majesté, on regarde avec un attrait tout particulier, et mille fois plus doux et plus attachant, la petite source pure et vive que lui donna la nature» (p. 60-61).

Là-dessus, il entame une série de pensées sur la musique où l'influence de Rousseau n'est que trop visible. Moins intéressantes donc que ces notations si exactes qui traduisent un réel attrait pour la chanson populaire, une profonde sympathie pour la vie paysanne.

Laverne poursuit sa route, et il est frappé par le paysage que la descente sur Vevey lui révèle: «Qu'on se figure d'abord des montagnes d'une médiocre élévation, couvertes de bois, au travers desquels on voit saillir par intervalles des pointes de rocher qui semblent placées là tout exprès pour rendre ce coup d'œil sauvage; plus bas s'étendent avec grâce des coteaux garnis de vignes, de jardins, de maisons de plaisance: l'art tranche partout et merveilleusement avec la nature, à laquelle il ne permet pas d'occuper sans lui le plus petit espace de terrain. Entre ces coteaux et le lac règne un vallon au fond duquel une petite rivière serpente en murmurant. Là est bâti Vevey» (p. 71-72).

A ce moment, on a déjà quitté l'Eden gruérien; les paysages sont beaux encore, sans doute, mais cette beauté n'a plus la même qualité. C'est que la simplicité naturelle a fait place à la civilisation; on franchit une frontière, dans un sens ou dans l'autre, on est sensible à cette opposition d'atmosphère. Ainsi, le doyen Bridel qui, venant de Lausanne, se dirige vers la Gruyère, et qui écrit:

«(Nous) avançons vers Bulloz: déjà le paysage a changé; nous entrons dans les premiers vallons des hautes Alpes: des rocs immenses au dessous desquels les sapins et les pâturages s'entremêlent alternativement, rétrécissant l'horizon à droite et à gauche: des cimes découpées de mille manières différentes, des coteaux dont aucun ne ressemble à l'autre entassés graduellement, l'œil se perdant dans la multitude des pointes et la nuit commençant à rembrunir ce paysage inimitable, tout nous fit trouver que nous arrivions trop vite à Bulloz (...) Ah! ce ne sont plus nos champs, nos coteaux cultivés, les rivages enchanteurs du Léman; c'est la nature majestueuse, terrible, dans son appareil le plus important»¹².

Nous devinons que Laverne sera moins attiré par ces régions: «J'avais un pressentiment que mon cœur, actuellement affecté d'impressions si pures et si vives, allait éprouver dans la plaine tous les déchirements qui résultent du spectacle des misères de la vie mortelle» (p. 237). Il hésite à aller se replonger «dans le chaos ténébreux du monde, où les passions humaines s'entrechoquent en tous sens». Mais sa critique du pays de Vaud reste équitable: la corruption,

¹² *op. cit.*, p. 205-210.

la dépravation n'ont pas atteint l'ampleur dévastatrice qu'elles ont prise en France. Ici, «les mœurs se rapprochent de celles de la France, et de la vivacité inquiète qui caractérise ses habitants» (p. 75). A Vevey, «on remarque plus de luxe et de recherche d'habillement que dans la plupart des villes de la Suisse»: c'est un indice, déjà suspect, inquiétant, que ce goût du luxe. Lausanne quant à elle paraît une cité agréable, dont la société «offre de l'esprit et de l'amabilité; on ne peut lui reprocher que de la prétention à l'esprit, ce qui est au moins superflu quand on en a réellement» (p. 86). Pour Moudon, «c'est un lieu enfoncé, triste et mal bâti. Je dînai à l'Hôtel de Ville, car ce sont ordinairement les auberges les plus fréquentées des petites villes de Suisse. Le dîner fut fort mauvais et fort cher, chose encore assez commune dans la bonne Helvétie. Ce qui m'empêcha de m'affliger trop de la médiocrité du repas et du prix disproportionné de l'écot, fut la conversation d'un médecin genevois» (p. 173-174). Ce qui ne veut pas dire que le portrait des Genevois soit plus flatté: «Les Genevois sont grands voyageurs et ne parcourent jamais le monde qu'avec l'intention de faire quelque gain, ou d'argent, ou d'esprit. Ils apportent de très bonnes dispositions pour l'une et l'autre acquisition, au point que fort souvent ils réussissent à toutes deux à la fois. Celui-ci était du nombre de ceux qui avaient mérité de jouir du double avantage: il avait la vivacité, l'originalité, la volubilité, l'enthousiasme et la manie d'innovation de ses compatriotes» (p. 174). En quelques traits rapides et malicieux, le voyageur a saisi l'essence d'un type. Mais il sait aussi reconnaître objectivement les bons côtés, les qualités propres aux habitants de chaque région. Il n'a pas mal observé les Vaudois: «Le Vaudois est éminemment sociable. Il aime les étrangers, il les accueille, il les flatte; car, réduit à une existence très bornée par la nature de son gouvernement et les ressources de son pays, il est disposé à une sorte de considération pour les grandes nations de l'Europe. Celles-ci trouvent chez le Vaudois, non seulement de l'indulgence pour leurs usages, leurs préjugés, leurs opinions; mais encore une propension à les imiter. Indépendamment de ce trait heureux du caractère des Vaudois, ils ont de la simplicité, de l'urbanité, de la bonté dans les mœurs et dans les manières. Enfin, si l'on joint à la cordialité franche qui caractérise les hommes, la douceur, l'amabilité des femmes, leur tour d'esprit un peu romanesque et sentimental, les charmes de leur personne, leur air modeste, leur regard doux, leur joli son de voix, leur peau fine, leur tournure moelleuse et arrondie, si l'on y ajoute encore les attraits vraiment enchanteurs dont la nature s'est parée dans ce pays, on

concevra comment le séjour du pays de Vaud exerce sur nombre d'étrangers l'effet singulier de les attacher comme à une seconde patrie et de leur inspirer les mêmes regrets quand ils le quittent que s'ils abandonnaient leur contrée natale» (p. 196-198).

Un peu idéalisé, ce portrait, un peu naïf? non pas, car Laverne ajoute avec délicatesse: «Je pourrais faire un pendant à ce tableau et égayer mes lecteurs par le détail de quelques ridicules. Mais où n'en trouve-t-on pas? Je garderai le silence sur ceux des Vaudois, et je m'applaudirai toujours d'avoir trouvé un asile chez eux, lorsque des lois barbares me repoussaient de mes foyers» (p. 98). Il savait ne pas se montrer ingrat.

Ce pays a donc à ses yeux beaucoup de charmes, d'autant que - nous le savons déjà - notre voyageur est doté d'un cœur sensible, et ne manque pas de s'intéresser au beau sexe. On pourrait s'interroger sur les raisons de ce voyage solitaire, à quelques semaines de son mariage, voyage qui ne le laisse pas indifférent aux appas des paysannes fribourgeoises ou même bernoises. Pourtant, il affirme, sur le ton de la confidence passionnée: «Quel est celui qui n'a jamais aimé, qui n'est pas sensible aux peines de l'amour? Cet homme, ce n'est pas moi» (p. 74).

Mais rencontre-t-il un jeune enfant et sa mère, il sait apprécier une scène de tendresse familiale à la Greuze, tout en clignant de l'œil - vertueusement, s'entend - du côté de la jeune femme:

«Je m'approchai d'elle et j'eus raison: elle était bonne à voir. Une taille de cinq pieds trois pouces, élancée et souple comme un roseau: des formes rondes, un visage plein, des yeux doux et vifs, des lèvres mouvantes, des dents perlées, des cheveux noirs négligemment tressés, un air modeste et presque timide: comme tout cela fixait les regards! C'était en été, il faisait chaud: la belle campagnarde venait de quitter le travail; les manches de sa chemise levées jusqu'à l'épaule mettaient à nu un bras tel qu'on nous peint celui de Diane: un petit corset entr'ouvert laissait apercevoir un sein d'albâtre. Je vis, j'admirai tous ses charmes; mais l'impression qu'ils devaient produire n'était pas celle qui avait le plus d'emprise sur moi. Le genre d'émotion qui agitait mon âme ne laissait en elle aucun accès à la voix des sens» (p. 170-171).

En présence de créatures féminines d'une autre espèce, observées dans la plaine des Grands Marais, l'âme de Laverne sera un peu moins sourde:

«Dans le temps de la récolte, la jeunesse des deux sexes de la montagne (bernoise vient) offrir leurs services à la plaine et fournir leurs bras robustes pour un salaire modéré. C'est à juste titre que je les appelle robustes. Il y a tel bras d'une fille suisse montagnarde dont la circonférence est plus forte que celle de la jambe des hommes de Paris, et les jambes de ces vigoureuses femmes feraient honneur à nos plus beaux grenadiers. Il est

facile d'en juger, grâce à la légèreté de leur costume. Leurs jupons sont coupés si courts et l'attitude des moissonneuses en diminue tellement encore la longueur qu'elles laisseraient peu à désirer à l'observateur qui serait plus curieux qu'on ne doit raisonnablement se le permettre. Je ne sais si elles se doutent de cette vérité, mais elles n'en ont pas l'air; l'habitude les tranquillise sur l'effet qui résulte de la forme de leurs vêtements, et je crois que c'est de la meilleure foi du monde qu'elles exposent leurs charmes les plus secrets à la maligne curiosité de leurs galants. Il reste encore à demander jusqu'à quel point ceux-ci sont indiscrets. Si on les interrogeait là-dessus, on leur trouverait peut-être un sang-froid qui étonnerait beaucoup la vivacité de l'imagination française» (p. 275-276).

Mais il est cependant une catégorie de femmes qu'il déteste, qu'il exècre, qui lui font horreur. Une femme savante lui paraît être un monstre, et plus monstrueuse encore une femme qui se mêle d'écrire. Cette prétention ridicule, il la juge inexcusable et impardonnable:

«Je demande pardon aux femmes d'oser les contrarier sur un de leurs caprices favoris, mais elles ont tant d'avantages qui nous sont refusés, qu'elles peuvent bien nous abandonner sans jalousie les fonctions qui nous sont dévolues par la nature (...) O femmes, bonheur de la vie, douces enchanteresses qui charmez notre existence, nous ne vous demandons pas de nous instruire, nous voulons seulement, dans le plus ravissant oubli de nous-mêmes, anéantir toutes nos facultés à vos pieds» (p. 86-87).

«Fort bien, monsieur le déclamateur, rien ne paraît plus vrai. Mais parlons clairement: il est des femmes laides. A quoi les destinez-vous?». La réponse est un peu embarrassée; une femme est toujours sûre de plaire lorsqu'elle ne se pare que des vertus de son sexe: la douceur, la simplicité, la pudeur. La femme laide, en écrivant, court le risque de ne se donner qu'un ridicule de plus.

«Dans quelque genre que la femme la plus spirituelle exerce sa plume, elle reste inférieure à l'homme de mérite dans le même genre. Non seulement l'homme a plus d'étendue d'idées, plus d'énergie, de précision, de brillant dans la manière de les rendre; mais il a encore plus de cette sensibilité qui convient à l'austère pureté d'un adorateur des Muses» (p. 90).

Abrégeons une tirade qui réduit les femmes *a quia* sans chercher à les ménager. «Une des plus grandes prétentions des femmes dans le siècle où nous vivons est en général de s'assimiler aux hommes». Mais «de quel intérêt peut-il être pour l'homme de trouver dans la femme des qualités semblables aux siennes? Il n'a pas besoin de les chercher en elles, puisqu'il les possède en lui». Ainsi donc, que la femme laisse aux hommes «le soin fatigant de courir après une gloire presque toujours vaine». Que si, d'aventure, une femme se sent prise d'une irrésistible envie d'écrire, qu'elle «attende (au moins) prudemment le

moment où l'âge modifie son existence dans le monde» (p. 94). Pour le reste, «au nom de vos plus chers intérêts, soyez femmes et ne croyez jamais trop l'être: nous y gagnerons tous une plus grande dose de bonheur» (p. 99). Voilà des déclarations qui ont le mérite de la franchise, et sur ce chapitre, notre homme n'entend pas plaisanter. Il dénonce vigoureusement toutes les formes de la mode, les conventions au goût du jour, et pas plus que les femmes-auteurs il ne ménage les adeptes béats des idéologies dans le vent, caricaturant, à propos de l'esclavage des Noirs, une sorte de gauchiste dépravé par la société, prêt à répéter toute espèce de slogan sans le moindre discernement (p. 264 sq.).

Nous ne suivrons pas Laverne tout au long de sa route, même si les croquis de son album de voyage suggèrent souvent des paysages agréables et pittoresques: la route du lac, de Vevey à Lausanne, à travers le vignoble de Lavaux, la route de Lausanne à Moudon, qui seule lui paraît «triste et monotone», les environs d'Yverdon, le val de Travers, l'île Saint-Pierre et l'ossuaire de Morat. Faisons une exception pour le coup d'œil sur le lac de Neuchâtel, pendant la descente à travers les vignobles:

«Dans les distances qui coupent cette forêt, on voit tantôt un pré fleuri, tantôt un vallon solitaire; ailleurs, c'est une ferme, séjour de l'abondance, une culture soignée qui annonce la main du roi de la nature et les fruits intéressants de son travail. Plus près des bords du lac, on découvre une multitude de bourgs et de villages; car l'homme, tout en méusant des bienfaits de la nature, admire ses beautés, et en amant épris s'empresse d'en jouir. Au bas de ces villages s'étend la plaine liquide, dont on embrasse d'un coup d'œil toute la circonférence. Placé au milieu de tant d'objets qui rappellent l'idée du bonheur et de la paix, le lac de Neuchâtel offre quelquefois le spectacle d'un terrible désordre. Faible reste d'un plus vaste amas d'eau, et jadis dominateur des montagnes qui s'élèvent maintenant avec orgueil au-dessus de lui, on le croirait furieux de la diminution de sa puissance, il semble faire effort pour envahir de nouveau le domaine que la main du temps lui a ravi; rage inutile, des obstacles insurmontables le compriment. Las de lutter sans succès, il se tait, il s'apaise; d'une agitation violente, il passe bientôt au calme; à l'instant des bateaux se montrent de toutes parts, et se préparent à voguer dans tous les sens. Les voiles s'enflent, les rames s'agitent; un air de vie succède à l'appareil de la destruction. D'un côté, c'est le pêcheur qui va tenter fortune; de l'autre, c'est un voyageur impatient de réparer le temps qu'il a perdu bien malgré lui. Ici, de bonnes gens réunis en partie de plaisir viennent rendre le lac témoin de leur appétit et de leur gaieté. Là de jeunes amants promènent les doux objets qui les enchantent; empressés de faire parade de leur force, ils rament à tour de bras; la beauté leur sourit, et les ondes complices de l'amour dérobent légèrement aux regards curieux du rivage ces couples fortunés. Quelques ravissants que soient ces tableaux pour les yeux du spectateur qui contemple le lac du haut des montagnes situées à sa rive occidentale, la nature est dans ce pays tellement belle et féconde qu'on est distrait d'un objet charmant par d'autres plus séduisants encore. Ces objets nouveaux, vraiment incomparables, ce sont les Alpes. Leurs chaînes graduées,

vues à la distance où j'étais, se développent avec une majesté telle que l'âme à leur aspect ne peut que s'anéantir devant celui qui en est l'auteur» (p. 235-237).

Laverne aime ces vastes paysages, composés de masses contrastées, étagées sur plusieurs plans, avec quelques suggestions symboliques ou allégoriques; il avoue une nette préférence pour les pays accidentés: «qu'y a-t-il de plus beau que le spectacle des montagnes?»; c'est bien là que l'on peut éprouver «la magique impression des contrastes» à laquelle Mme de La Briche était également sensible. De ce point de vue, la Suisse est un terrain privilégié: «Je savais par expérience quelle variété d'aspects la nature a répandue dans les vallons les plus cachés de ce charmant pays» (p. 182).

Doté d'un certain sens plastique, Laverne sait voir les choses et les gens; mieux encore; il a su les comprendre. Mais les traduire dans les mots est une autre affaire. D'où une certaine discrétion dans les peintures, mais peut-être les paysages en eux-mêmes n'ont-ils à ses yeux qu'une valeur primaire? L'important serait alors l'impression grandiose qu'ils procurent: seulement, à cet endroit, les mots seront encore plus inaptes aux idées, impuissants à les enfermer, à les reproduire:

«On peut tout peindre à mon gré dans la nature, hors l'effet que cette vue produit sur l'âme. Il n'est susceptible d'être rendu ni par le pinceau, ni par la plume; on courrait le risque de tomber dans les plus ennuyeux détails ou dans l'amphigouri, et l'on finirait par ne donner qu'une idée fausse de son objet. Que celui qui est assez heureux pour pouvoir faire des sacrifices en faveur de vraies jouissances aille donc lui-même contempler ces beautés majestueuses; qu'il ouvre son âme à leur impression sublime; qu'il admire, en un mot, et se taise» (p. 85).

Peintre de genre, notre Observateur sait mieux encore camper à l'occasion de petites scènes de comédie: la caricature humoristique, le bonheur de l'expression, la légèreté des traits qui composent telle scène d'auberge annoncent Hogarth autant que Töpffer. Mais il excelle aussi dans les tableaux attendrissants ou pathétiques dans le genre du drame bourgeois ou des toiles d'un Greuze: ici, une scène idyllique de la vie familiale dans une ferme fribourgeoise, soigneusement composée, ailleurs, la vision déchirante de l'agonie d'un enfant et de sa mère, traitée plus librement, dans le désordre de la passion douloureuse. Ce dernier aspect toutefois est fortement lié à la sensibilité et au goût de son époque: nous avons un peu de mal à y adhérer. Sans doute, nous préférons le paysagiste et aussi l'observateur du caractère des montagnards gruériens ou des habitants du Plateau.

En outre, - on l'aura, je l'espère, entrevu à travers ces morceaux choisis - Laverne n'est pas un mauvais écrivain. Il a de la finesse et de la verve, parfois de l'ampleur et du piquant. Le reproche qu'on pourrait lui adresser est de ne pas être très original et de se montrer çà et là un peu superficiel. Ses talents de penseur sont discutables: malgré la générosité de son inspiration, il n'évite pas toujours la platitude, et on a parfois envie d'évoquer Joseph Prudhomme ou M. Perrichon. Il est plus séduisant dans ses rêveries lyriques; et plus encore, dans cette série d'observations, souvent pertinentes, empreintes de bon sens et de pénétration, dans lesquelles nous avons largement glané.

Et puis, c'est un personnage, un caractère que cet auteur; il se révèle à son lecteur avec une naïveté candide, ne craignant pas de livrer ses contradictions et de montrer ses faiblesses, désarmant d'ingénuité lorsqu'il se cherche des excuses. Nous le savons prompt à la rêverie, enclin aux grandes, aux sublimes spéculations; mais le portrait du philosophe s'équilibre et se tempère d'autres notations d'une parfaite objectivité. Laverne vient de quitter Lausanne «l'esprit tout ému de réflexions philosophiques»:

«Les travers de l'esprit humain se retraçaient avec force à mon imagination. Je ne me contenais plus. J'allais me livrer à de nouvelles méditations. La matière était vaste; mais mon esprit, singulièrement hardi ce jour-là, se préparait à y entrer, lorsque le physique, toujours en contradiction avec le moral, éleva le ton si haut qu'il fallut lui obéir. L'envie la plus forte de dormir me saisit tout à coup. Je n'eus que le temps de quitter la route et d'aller à l'ombre d'un chêne au pied duquel je m'étendis» (p. 116).

Au diable la philosophie quand les paupières s'alourdissent! Il faut savoir faire la part des choses: Laverne veut bien être transcendant, mais ce sera après la sieste... Pour tout dire, je l'aime mieux ainsi; et je préférerais même oublier une bonne partie de ses digressions morales ou sentencieuses pour ne conserver que le reflet d'une personnalité dans un livre. Personnalité riche, complexe, attirante; passionnée et sensible, qui a pu déployer ses diverses facettes pendant son séjour et son voyage en Suisse. Quelles grâces ne doit-il pas rendre à ce pays d'adoption! au terme de son périple, il salue Payerne avec émotion.

«Petite ville insignifiante pour le monde, tu mérites d'avoir tes partisans. Payerne, je ne t'oublierai jamais. J'étais proscrit, errant; j'ai trouvé l'hospitalité dans tes murs; j'étais malheureux, j'ai trouvé de l'accueil, de la consolation; j'étais pauvre, j'ai trouvé la confiante assistance des âmes généreuses qui croient à la reconnaissance et à la probité. O Payerne, quel autre souvenir ne me laisses-tu pas encore? Hélas, c'est celui d'une vie simple et paisible, que je ne goûterai peut-être plus!» (p. 286-287).

Revenu dans son ermitage de Montagny, Tranchant de Laverne, tout en rédigeant ses souvenirs, cherche à prolonger le charme de ce qu'il a vu, imaginé ou pensé durant ces quelques jours; en même temps, il fournit un bon jugement sur son expérience et sur son livre:

«C'est quand on voyage seul, à pied, par les plus beaux jours et dans un délicieux pays qu'on peut se faire une idée de l'effet qui résulte de ce concours de circonstances sur les sensations et les pensées. O magie d'une belle nature! Je ne m'amuserai pas à te définir, de peur que ton charme ne se rompe pendant que j'en parlerais. Mais je dirai comment ta puissance a remué fortement mon âme, comment elle a étendu ses facultés, son ressort, et comment elle l'a inspirée. C'est sous ton influence que j'ai toujours écrit, et si j'ai souvent imité ton désordre, malheur aux âmes froides qui m'en blâmeraient! J'admire sincèrement et je respecte les écrivains assez maîtres d'eux-mêmes pour n'être pas entraînés par le torrent de leurs idées, et pour savoir en couper la chaîne au point juste où certaines convenances semblent leur dire de s'arrêter. Quant à moi, je dois faire l'aveu de ma faiblesse. J'ai laissé mon esprit suivre l'impulsion de la nature et je ne me suis arrêté que quand j'ai cessé d'entendre sa voix» (p. 232-233).

Pardonnons-lui le torrent des idées pour songer à leur source. Les montagnes fribourgeoises ont été un beau cadre pour les paysages intérieurs de Laverne. Nature généreuse, caractère exalté, il a retiré un profit certain de son excursion; pessimiste, il reprend goût aux joies simples de l'existence et réapprend à sourire; contemplateur nostalgique, il retrouve, au spectacle des paysages et des paysans gruériens un reflet de l'Âge d'Or. Passons-lui donc son innocente manie de philosopher pour lui savoir gré de ce carnet de croquis dont les pages restituent avec une vibrante sympathie un peu de l'ancienne Suisse romande.